





Le volume parfaitement opaque d'une usine, la poussière recouvrant le panneautage de tôles et de plastique.

Un pan de béton imprégné d'oxyde de fer.

Un bâtiment industriel sans toiture (deux murs parallèles).

Une maison, le mur ouest recouvert d'amiante-ciment.

Un château d'eau enterré.

L'endroit où la boue des ravines rejoint le fleuve.

Deux ponts basculants : un noir, un blanc.

Un hangar protégé au coin par une marquise en quart de rond.

Des tirants de façades en S disposés de façon aléatoire.

Une maison carrossée avec de l'ardoise.

Un hangar dont le bardage en bois a été noirci par le temps.

Un bâtiment industriel composé de six voutins en acier galvanisé et en fibre de verre.

Des séchoirs à maïs déformés par le poids.

Un poste d'aiguillage.

Des résilles noires disposées en U pour protéger des arbres.

Dans une clairière, deux abris de chasse camouflés par des assemblages de fougères et de tôles ondulées.

Sur une berge de la Garonne, des alignements de piquets.

Une tribune de stade.

Un bâtiment industriel : structure béton à l'extérieur, allège béton, toiture et attique en bardage métallique vert.

Des abris de jardin bricolés avec des planches de récupération, des tôles et des morceaux de bâches.







APA







La structure d'un panneau d'affichage posée dans un champ.

Un cube habillé de tôles ondulées.

Une certaine quantité d'eau maintenue par deux murs parallèles.

La structure d'un pont préfabriqué avant son recouvrement par les talus.

El Ter

Le dos d'une piscine préfabriquée.

Un bâtiment R.0 en briques rouges.  
Deux murs aveugles, le troisième percé de trois fenêtres.

Quatre trames en briques, deux en bois.

L'art de ranger les lampadaires.

Des petits chemins d'eau.

Des maisons : ossatures béton et remplissages en brique.

Quatre fois trois blocs de refroidissement : douze.



Un abri à vélos.

Le sable comme socle.

Toutes les vitres d'un rez-de-chaussée passées au blanc d'Espagne le plus régulièrement possible.

Neuf rangées de six parpaings, le tout quatre fois.

L'opacité des clôtures sur rue.

Deux cabanes identiques : l'une tournée vers le sud, l'autre vers l'ouest.

Un plateau en béton d'environ soixante-dix mètres carrés divisé en six zones non équivalentes.

Deux murs parallèles d'environ vingt-cinq mètres.

Une ligne de pavés auto-bloquants.

Le grillage le plus léger possible.

Une série d'enrochements. Une série de plages artificielles.

Une porte. Deux fenêtres.



































En 1953 Willem De Kooning donne un dessin à Robert Rauschenberg pour qu'il le gomme.

Le 22 juin 1954 André-Frank Connord, Mohamed Dahou, Guy-Ernest Debord, Jacques Fillon, Patrick Straram et Gil J. Wolman envoient gratuitement le numéro 1 de la revue *Potlatch* à cinquante personnes. Les vingt-huit numéros suivants seront aussi adressés gratuitement.

Juin 1958 : la page deux du numéro 1 de la revue *Internationale Situationniste* porte la mention suivante : “Tous les textes publiés dans *Internationale Situationniste* peuvent être librement reproduits, traduits ou adaptés, même sans indication d’origine.” Cette mention est reproduite dans tous les numéros de la revue jusqu’au dernier en 1969.

En juillet 1959 Jean Tinguely présente chez Iris Clert *Méta-matics* : des machines à peindre et à dessiner en libre-service.

Le 2 octobre 1959 s'ouvre la première biennale de Paris. Jean Tinguely y présente (à l'extérieur du musée) la machine *Méta-matic 17* qui distribue quarante mille dessins.

Le 21 juillet 1960 Piero Manzoni organise un happening à la Galleria Azimut de Milan : *Consommation de l'art dynamique par ses spectateurs même dévoreurs d'art*. Après avoir apposé l'empreinte de son pouce sur des œufs durs, il les donne à manger aux spectateurs. Le rituel est répété à Copenhague en 1961.

En septembre 1960 Jean Tinguely donne dans le catalogue de son exposition au Museum Haus Lange toutes les instructions pour réaliser soi-même un *Relief métamatic*.

En juillet 1961 à Nice, au cours du *Premier festival de Nouveau Réalisme*, Raymond Hains distribue des parts de *Entremets de la Palissade*.

Entre 1961 et 1965 Arthur Koepcke fabrique vingt et un tampons dont un portant la mention :

sample  
with no value

De retour à Paris fin 1961, Robert Filliou diffuse sous forme d'envois postaux *L'homme est solitaire*, premier "poème-suspense".

Entre 1962 et 1980 Ben crée quarante-huit tampons dont un portant la mention :

CADEAU  
DE BEN

et un autre :

proposition d'échange  
n° .....

Par principe les textes Fluxus ne sont soumis à aucun copyright. Aujourd'hui encore n'importe qui peut utiliser l'appellation "Fluxus".

À Kyoto en 1964, au cours de l'action *Cut piece*, Yoko Ono invite le public à découper et à prendre un bout de ses vêtements.

À l'occasion d'un concert Fluxus organisé par Knizak à Pragues en 1966, Serge III Oldenbourg donne son passeport et son costume à un soldat Tchèque. Dénoncés, Knizak et Serge III sont arrêtés puis enfermés. Serge III est libéré après quatorze mois de prison (il est échangé contre un espion).

Entre janvier et avril 1968 Daniel Buren envoie par la poste des papiers rayés blancs et verts, sans indication d'origine.

Le 10 mai 1968 On Kawara envoie la première carte postale de la série "I GOT UP AT...". Beaucoup suivront.

En 1968 à Paris dans *Y a-t-il de la vie sur terre ?*, Jochen Gerz envoie environ huit cents sacs plastiques à des personnes connues ou inconnues. Il leur demande de les remplir avec “les reliques de leur vie qui les encombrent”. Il se propose d’enterrer ces reliques sous le béton, à quarante mètres sous terre.

Parmi les idées de Ben il y a celle-ci : “Cette idée est gratuite, vous pouvez la prendre. 1969.”

Depuis 1969 Lawrence Weiner donne certains de ses travaux au domaine public (ils sont accompagnés de la mention "Collection Public Freehold").

En 1969 à Nüremberg, Daniel Spoerri organise des marchés basés sur le troc qu'il appelle *Kularings* et où il échange ses fétiches contre ceux du public.

En mai 1969 Christian Boltanski publie son premier livre *Recherches et présentation de tout ce qui reste de mon enfance 1944-1950*. Il en envoie cent cinquante par la poste.

Le 6 novembre 1969 Michel Journiac crée *Messe pour un corps* à la galerie Daniel Templon à Paris, où il distribue des hosties de boudins faites avec son sang.

Le 5 décembre 1969 On Kawara envoie à Michel Claura le télégramme :  
"I AM NOT GOING TO COMMIT SUICIDE DONT WORRY ON KAWARA"

Le 8 décembre :  
"I AM NOT GOING TO COMMIT SUICIDE WORRY ON KAWARA"

Et le 11 décembre :  
"I AM GOING TO SLEEP FORGET IT ON KAWARA"

En décembre 1969 Gordon Matta-Clark fait frire quelques photos avec des feuilles d'or. Il les enverra comme cadeaux de Noël à ses amis.

En 1970 On Kawara envoie le premier télégramme de la série "I AM STILL ALIVE ON KAWARA". Beaucoup suivront.

Le 11 janvier 1970 Christian Boltanski envoie *Lettre manuscrite demandant de l'aide* à trente personnes.

En mars 1970 Christian Boltanski et Jean Le Gac envoient, sans explications, une cinquantaine de clés permettant aux destinataires de pénétrer dans un appartement de la rue Rémy Dumoncel. Il n'y a rien d'autre à voir qu'un mannequin à la fenêtre.

En octobre 1970 à Düsseldorf Daniel Spoerri fabrique mille *Nanas* en sucre coloré pour fêter une exposition de Niki de Saint-Phalle. C'est le début de la Eat Art Gallery. De nombreux artistes y élaboreront des œuvres comestibles.

En octobre 1970 à Milan pour le *X<sup>e</sup> anniversaire du Nouveau Réalisme*, Daniel Spoerri prépare un repas Eat Art, Restany y reçoit une tiare pontificale en pain de Gênes.

En 1971 Gordon Matta-Clark distribue de l'air pur aux passants des rues de New York.

En 1971 lors de son exposition *Commemor* à Aix-La-Chapelle, Robert Filliou propose aux pays qui songent à faire la guerre d'échanger leurs monuments aux morts, avant et au lieu de la faire.

Pour la Noël 1971 Gino de Dominicis fait l'envoi suivant : "Gino de Dominicis souhaite à tous l'immortalité du corps".

En mars 1972 Michel Journiac réalise *Hommage à Freud (Constat critique d'une mythologie travestie)*. Cette œuvre est d'abord divulguée par envoi postal.

En 1972 et 1973 Jonier Marin laisse par terre des pièces de cent liras (le prix d'un espresso) et photographie les passants qui se baissent pour les ramasser. Cette action (comme d'autres actions de Jonier Marin) a pour titre *Money Art Service*.

Le 14 décembre 1976 Chris Burden envoie cent billets neufs de dix dollars à cent personnes : des gens du milieu de l'art, des amis et des gens du monde des affaires. L'argent est envoyé dans une enveloppe ordinaire avec au verso la mention : "Chris Burden - 823 Oceanfront Walk - Venice California 90291 - USA", et à l'intérieur une carte portant la mention : "Merry Christmas from Chris Burden" (qui est aussi le titre de l'action).

Le 6 octobre 1978, au cours d'une action appelée *In Venice money grows on trees*, Chris Burden et deux de ses amis collent cent billets neufs de un dollar aux feuilles de deux palmiers de la promenade de Venice. Bien que les billets soient visibles et à portée de main certains resteront en place pendant deux jours.

En 1978 Maurizio Nannucci publie *Art as social environment*, un livre de cent soixante pages détachables à distribuer comme des tracts avec en rouge : ART AS SOCIAL ENVIRONEMENT (MAURIZIO NANNUCCI).

En 1982 Karel Rösler se promène à Beaubourg avec un sac où est inscrit : "100 F À OFFRIR". Personne n'a pensé à le réclamer.

En 1984 Cildo Meireles crée le billet de zéro dollar.

En 1984 à la Fiac, le public est invité à prendre et à tremper dans l'huile d'olive les petits buvards imprimés que Joseph Beuys expose chez Lucrezia de Domizio.

En 1988 Felix Gonzalez-Torres expose une pile de photocopies (15,2 x 21,6 x 27,9 cm) posée sur un socle (76,2 x 24,1 x 31,7 cm). Les spectateurs sont invités à prendre les feuilles ainsi présentées.

Depuis cette date et jusqu'à sa mort en 1996, Felix Gonzalez-Torres créera régulièrement des sculptures faites de posters, de livres ou de bonbons. Les spectateurs peuvent prendre ce que bon leur semble, le rôle du propriétaire de l'œuvre étant (s'il le désire) de la maintenir dans son état idéal.

En 1989 Michael Asher est invité par le Nouveau musée de Villeurbanne (fermé pour travaux) à réaliser une œuvre publique. Il fait distribuer gratuitement aux habitants du quartier sept cents objets en fonte d'acier portant les inscriptions suivantes :

“SE LOGER EST UN DROIT !  
N'ACCEPTÉZ PAS L'EXPULSION  
OU LA DISCRIMINATION.

RENSEIGNEZ VOUS AUPRÈS DE :

ACTION LYONNAISE POUR  
L'INSERTION SOCIALE PAR LE  
LOGEMENT : 78 38 26 38

ASSOCIATION VILLEURBANAISE  
POUR LE DROIT AU LOGEMENT :  
78 94 95 61”

Sur le dessous :

“CET OBJET A ÉTÉ COULÉ À PARTIR DE LA FONTE DES ANCIENNES  
CHAUDIÈRES DU NOUVEAU MUSÉE À VILLEURBANNE AU DÉBUT DE SA  
RÉNOVATION EN FÉVRIER 1991.

IL EST DESTINÉ À ÊTRE DISTRIBUÉ GRATUITEMENT AUX RÉSIDENTS À  
REVENUS MODESTES DONT LE DROIT AU LOGEMENT EST MENACÉ.”

À la page sept de ses *Œuvres complètes tome 8 (Huit)*, Lefred Tourron présente la pièce de zéro franc : “La pièce de zéro franc : celle qu’on rend quand c’est juste.”

C'est en novembre 1990 que James Lee Byars présente et distribue son livre *PIITL* (*Perfect Is In The Louvre*) à la bibliothèque nationale de Florence.

En 1990 à la sortie du métro de Mexico, Francis Alÿs propose *Troc*. Il tend aux passants une paire de lunettes. En échange on lui donne un jouet qu'il troque successivement contre une cruche, une peluche, un chapeau, une chemise, un sandwich, des sandales, une torche et un paquet de cacahuètes.

En 1991, sous le pseudonyme d'Evelyne Durand, Tania Mouraud organise dans toute la France une chaîne d'affichage : toute personne qui le désire reçoit cinquante *Faire-parts* qu'il doit afficher dans la rue. Les faire-parts reprennent les dates des crimes racistes commis en France entre 1980 et 1990 ainsi que les prénoms des victimes.

En 1991 Clegg et Guttman installent une bibliothèque en extérieur sous la forme d'une simple vitrine remplie de livres. Les livres, prêtés par les riverains, peuvent être empruntés à volonté. Une photo grandeur nature de la vitrine remplie est par ailleurs présentée dans une salle d'exposition de Graz.

Depuis 1992 Roberto Martinez présente des piles imprimées en distribution libre.  
Elles sont accompagnées d'un tronc pour recueillir les dons en échange.

En 1993 Antonio Gallego produit et distribue ses premiers tracts. Cette action collective se poursuit encore aujourd'hui sous l'appellation *Tract'eurs*.

Depuis 1993 Roberto Martinez produit et offre gratuitement des buvards imprimés.  
Il distribue aussi des tracts.

Le 1<sup>er</sup> janvier 1994, dans son action *Money for art*, Lee Mingwei donne neuf sculptures en papier (des origamis en billets de un dollar) à Tony, Sophia, Francisca, Kan, Adi, John, Frank, Jay et Jennifer. Six mois plus tard seuls Kan et Jennifer ont dépensé leur sculpture.

En 1995, Claude Levêque fait imprimer *Nous voulons en finir avec le monde réel*, trois mille affiches offset mises à disposition du public lors de concerts.

Le 6 novembre 1995 Antonio Gallego donne rendez-vous à une dizaine d'artistes place de la République pour distribuer mille œuvres-tracts aux passants parisiens.

Depuis le milieu des années 1990, Matthieu Laurette essaie d'enseigner à qui veut l'apprendre l'art de "vivre remboursé".

En 1995 avec le premier geste *ÉCONOMIE* : 100 x 5 FRANCS, les Acolytes de l'art distribuent gratuitement à la sortie du métro sur les Champs Elysées cent enveloppes contenant chacune une pièce de cinq francs et un énoncé du geste. Il n'y a aucune trace de cette action (ni des autres gestes *ÉCONOMIE*). L'achat de l'œuvre ne peut se faire que par la répétition du geste pour un montant double du montant initial, et ce à chaque acquisition.

Depuis 1996 Roberto Martinez offre gratuitement des autocollants.

Depuis mars 1997 Véronique Hubert produit des tracts qu'elle distribue, parfois en public, devant les Fnac, ou dans les galeries, les magasins, etc.

Le vendredi 23 janvier 1998 chez Medamothi Artistic Cockpit à Montpellier on distribue le numéro 1 de *DOMAINE PUBLIC*, revue gratuite, libre de droit, à tirage illimité, où les artistes sont invités à donner un travail au domaine public. À ce jour vingt-six artistes ont répondu. Ces artistes sont : Lawrence Weiner, Carolitis, David Brunel, maraal, Paul-Armand Gette, Pedro Bericat, Florian Bellanger, Enna Chaton, Antoni Muntadas, David Leapman, Alain Villar, Roselyne Pélaquier, Philippe Jaminet, Antoine Desjardin, Marti Guixé, Pierre Granoux, Erik Bullof, Martin Bourdanove, Jean-Paul Thibaud, Max-Carlos Martinez, ArClos ProDUCTioN, Frédéric Dejean, Jean-François Demeure, Pierre Neyrand, Frauke Furthmann et Frédéric Khodja.

Au cours de la Techno-parade de 1998, Antonio Gallego lance cent cinquante mille tracts *Bleu-blanc-rouge* depuis la colonne de Juillet, place de la Bastille à Paris.

Pendant dix jours en 1998 à Stockholm, Alfredo Jaar et ses assistants distribuent pour *The gift*, quinze mille petites boîtes en carton rouge. Imprimées à l'intérieur de chaque boîte, des photos du Rwanda et les coordonnées de Médecins Sans Frontières.

Le Bureau d'études Bonaccini\_Fohr\_Fourt crée *Gratosland* (zone de gratuité partielle), au Crac Alsace à Altkirch en 1998, puis *FreeLand* dans les locaux de la galerie Jorge Alyskewycz à Paris en avril 1999.

En 2000, dans son action *Le cadeau*, Jochen Gerz invite les habitants de Lille, Roubaix et Tourcoing, à se faire photographier au centre d'art du Fresnoy. Après avoir accepté d'être photographié et après avoir participé à l'exposition des portraits, chacun des sept cent deux volontaires repartira avec le portrait d'un autre participant.

































À la mort de son amie Halszka en 1986, Roman Opalka a dû retourner à Varsovie chercher ses travaux. Après d'in vraisemblables imbroglios douaniers, l'administration polonaise ne lui a laissé reprendre que trente tableaux, trente dessins, trente livres, etc. Ce choix fait, Roman Opalka a détruit tout le reste avec une fureur diaboliquement jouissive.

Jacques Capdeville, à deux reprises, a brûlé la totalité de ses œuvres y compris celles qu'il avait déjà données ou vendues.

À chaque déménagement Walter Swennen jette les travaux qu'il trouve médiocres ou trop encombrants.

Il y a une dizaine d'années dans son atelier de Signes, Sophie Menuet a violemment découpé une de ses peintures au cutter.

Pour faire table rase de la peinture, Tania Mouraud a brûlé ses peintures des années 1960 dans un "autodafé-performance" à l'hôpital de Villejuif en 1968.

En 1979 Alain Villar a jeté une petite sculpture en pierre de son balcon. Il l'a achevée à coups de marteau.

Le 17 mars 1960 Jean Tinguely présentait *Hommage à New York*, une machine dont le travail essentiel était de s'autodétruire en trente minutes. En février 1969 il construisit dans le désert du Nevada sa deuxième machine autodestructrice : *Étude pour une fin du monde n° 2*. Elle explosa le 21 mars.

Martin Bourdanove a abandonné à Clermont-Ferrand toutes les peintures qu'il avait faites entre 1983 et 1986, soit une trentaine d'œuvres.

Le 22 juin 1960 Gustav Metzger fit la première démonstration d'art auto-destructif en utilisant de l'acide sur du nylon.

Raoul Hébréard a soigneusement scié une de ses sculptures en 1997. Il en a fait des étagères.

Jean Azémard a brûlé la quasi-totalité de son œuvre en 1968. Seules ses aquarelles et les travaux qui étaient chez des amis ont été épargnés.

À son arrivée à New York, Georgia O'Keeffe s'est débarrassée des anciens dessins et des peintures qu'elle avait rapportés du Texas.

Le 28 décembre 1969 Gina Pane a jeté quatre dessins dans un torrent, histoire d'en finir avec la peinture.

Marie-France Lejeune jette ses mauvais travaux à la poubelle.

En 1953 Willem De Kooning a accepté de donner un dessin à Robert Rauschenberg pour qu'il le gomme.

Simon Hantaï a enterré dans son jardin les gigantesques toiles réalisées pour son exposition au CAPC en 1981. Il les a déterrées une quinzaine d'années plus tard et a récupéré certains morceaux qui sont devenus les *laissés*.

Jean-Luc Fournier a volontairement brûlé à plusieurs reprises de nombreux dessins et des peintures. Il n'a jamais brûlé ni détruit de photographies.

En 1998 Siegfried Ceballos a jeté plusieurs centaines de dessins dont une centaine de dessins au crayon. Il a aussi renoncé à certains procédés conceptuels.

En 1962 Julien Blaine a noyé les manuscrits de la revue *Les carnets de l'Octéor* dans le canal Saint-Martin à Paris.

En 1998 Jean-Pierre Cordat a déchiré ou brûlé de nombreux collages et plusieurs centaines de photo-montages.

En 1953 Robert Rauschenberg a jeté dans l'Arno les invendus d'une exposition qu'il avait faite à la Galleria d'Arte Contemporanea de Florence.

Lors d'un déménagement en 1996, Frauke Furthmann a abandonné une série d'installations et de tableaux dans une maison à Bruxelles.

En 1989-1990 Denis Falgoux a mis un ensemble de dessins à la poubelle. Jacques Malgorn les a revus quelques jours plus tard sur un marché aux puces où ils se vendaient fort bien. Depuis cette mésaventure, Denis Falgoux détruit soigneusement tout ce qu'il jette.

Josée Sicard a tout abandonné.

Jean-Pierre Raynaud a démoli sa *Maison* en 1993. Certains gravats ont été placés dans des seaux chirurgicaux, exposés et vendus.

Au début de l'été 1999 Sébastien Morlighem a déposé sur le toit de son appartement de Montreuil deux petites peintures sur support léger. Il laissa au vent et aux autres intempéries le soin de les disperser ou de les détruire.

Quand il fait le ménage Jean-Philippe Lemée donne à ses amis les tableaux qu'il destine à la poubelle afin qu'ils récupèrent les châssis et la toile.

Francis Bacon a détruit tout ce qu'il avait fait avant 1944. Seules quelques toiles ont échappé au massacre.

Lorsqu'il n'a plus envie de les voir (c'est-à-dire très souvent) Paul-Armand Gette détruit ses peintures, dessins ou objets.

En 1988 Jean Arnaud a, méthodiquement et sans état d'âme, mis en pièces une série de travaux réalisés en 1987.

Pendant l'hiver 1997 Marguerite Seeberger a joyeusement brûlé dans son poêle tout le travail de copy-art fait entre 1982 et 1984.

Colette Chauvin efface ou recouvre de peinture ses mauvaises toiles. Elle déchire aussi ses mauvais travaux sur papier.

Au cours d'une manifestation dénonçant l'apartheid, François Morelli a brûlé une de ses sculptures à New Brunswick, New Jersey, en 1984.

Pascal Doury était chargé de garder la galerie Donguy pendant l'été 1999. Comme il s'y ennuyait pas mal, il a tracé au sol des milliers de figures qu'il dut recouvrir de peinture grise à la rentrée.

Depuis 1995 Roberto Martinez construit des jardins dans les rues de Rennes, Paris ou New York et les abandonne ensuite à leur sort. À ce jour une seule *ALLOTOPIE* a été entretenue par les habitants. Les autres ont été détruites.

En 1976 Bruno Mendonça a débité à la hache les peintures réalisées entre 1973 et 1976. Il a utilisé les morceaux comme combustible à barbecue au cours d'un dîner-brochettes.

Marie-Pierre Duris n'a rien détruit, mais une partie importante de son travail sur papier est sûrement en train de se faire ronger par les souris dans un grenier en Auvergne.

Jean-François Demeure est un des premiers sculpteurs à avoir installé une de ses sculptures dans ce qui est devenu le centre d'art de Vassivière en Limousin. Considérant que cette œuvre est contingente et inachevée, il essaie de la faire détruire depuis 1984.

Juan Mirò a détruit une grande partie des travaux qu'il avait récupérés après guerre.

Jean-Paul Riopelle n'a pas détruit de peinture, mais il a toujours repeint sur les toiles qu'il trouvait mauvaises. Par contre, ses parents ont détruit ses premiers tableaux abstraits. Ils y voyaient l'œuvre du démon.

Bernard Plossu a découpé et brûlé presque tous ses négatifs "grand-angle" dans un champ en 1985.

Pour détruire les travaux éphémères réalisés depuis 1968, Jochen Gerz “regarde ailleurs”.

En juin 1999 François Michaud a tiré au pistolet sur certaines de ses sculptures en terre.

Au début des années 1970 Hervé Fisher a déchiré ses œuvres. Il a renoncé à les jeter, mais les a exposées avec des travaux d'autres artistes qu'il avait soigneusement mis en pièces.

Dans les années 1980 Max Charvolen a jeté à la poubelle diverses pièces qui avaient été abîmées lors d'un dégât des eaux.

Par manque de place, Florence Brouillaud a brûlé l'ensemble des peintures et des dessins qu'elle entreposait dans la maison de sa mère. La maison a été vendue.

Gino de Valerio découpe régulièrement ses mauvais travaux. Il en conserve les morceaux les plus satisfaisants, mais finit tôt ou tard par les détruire eux aussi.

Expulsé de son atelier en février 1992, Laurent Coust ne pouvait plus stocker les toiles peintes entre 1989 et 1991. Il les a donc déposées une nuit sur les trottoirs du boulevard de la Corderie à Marseille et a regardé les passants se servir.

Partout et de tout temps, Haby Bonomo a jeté ou repeint les tableaux dont il n'était pas satisfait.

Après avoir montré son travail à Jean-Louis Froment qui n'en avait pas dit grand-chose, Jean-Jacques Larrochelle a abandonné les œuvres qu'il avait installées dans un vieil appartement bordelais. L'immeuble a été rasé.

Le 24 juillet 1970 John Baldessari a incinéré tout le travail fait entre mars 1953 et mars 1966. Les cendres sont toujours conservées dans une urne funéraire en forme de livre et exposées avec les photos de l'incinération.

En 1989 Sacha Covo a abandonné une sculpture "bi-polaire" dans son atelier.

Ces salauds de promoteurs immobiliers ont fait démolir au tractopelle une peinture murale d'Alexandre Lazic en 1998. Par chance il ne l'aimait pas.

C'est parce qu'elle avait envie de renouveler sa pratique artistique, qu'en juin 1999, Elisabeth Brit a jeté à la poubelle les anciens dessins et les peintures qui ne la satisfaisaient plus.

Véronique Hubert jette de nombreux fichiers dans la poubelle de son ordinateur. Elle a aussi jeté de vieilles installations encombrantes qu'elle a soigneusement emballées afin que les gens puissent récupérer le métal.

En 1961 Ben a peint intentionnellement un tableau pour le détruire et il l'a détruit.

En février ou mars 1982, sur un ferry entre Manhattan et Staten Island, François Martin a dessiné dehors par moins vingt-cinq, se gelant les doigts jusqu'à l'onglée. Les dessins (à la limite de la débilité) furent tous déchirés.

En vingt-cinq ans de travail dans son atelier de Thessalonique, Téta Makri n'a détruit que quatre ou cinq tableaux. Elle a soigneusement enlevé les linos des châssis sans les abîmer, les a coupés en morceaux et les a jetés dans deux poubelles différentes.

Depuis qu'elle a commencé à peindre, Canelle Tanc détruit et reconstruit son travail.

Françoise Quardon dépose régulièrement des sculptures à la décharge. Elles sont trop encombrantes, trop vieilles ou trop difficiles à remonter.



Nasser Bouzid a découpé six de ses travaux en volumes. Il en a récupéré les matériaux. Il a aussi conservé des dessins préparatoires et des photographies.

En 1989 Bill Woodrow a exposé *T.V. Blind* lors de *Britanica, 30 ans de sculpture anglaise* à Toulouse. Suite à des problèmes de douane, il est revenu à Toulouse et l'a jeté d'une mezzanine avec l'aide de Philippe Saule.

Voulant résoudre ses problèmes d'encombrement et se libérer de son passé, Daniel Poggi a arraché certaines toiles de leurs châssis et les a mises à la poubelle lors d'un déménagement en 1997.

Pierre Soulages brûle régulièrement dans le four de son atelier à Sète les toiles dont il n'est pas satisfait. Les voisins incommodés par la puanteur des fumées ont déposé plainte.

Pour éliminer son stock de façon amusante, Isabelle Richard a balancé (en les faisant voler) ses peintures de soucoupes volantes dans la décharge d'Aix-en-Provence en 1989.

En 1996 à Arles, Yannick Vernet a rempli de nombreux sacs poubelles avec ses premiers travaux : des centaines de pièces faites de manière boulimique et trop intuitive.

En août 1998 Pierre Neyrand a démantelé l'installation de transition qu'il destinait à une institution.

Bernhard Lugimbühl détruit régulièrement par le feu ses sculptures en bois.

Romain Théobald a lacéré, roulé puis jeté une dizaine de toiles de grand format à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 1997 et dans son atelier de Montreuil en 1999.

Depuis des années Claudie Dadu joue au loto les numéros qu'elle a relevés sur une sculpture de Mario Merz. Elle pense détruire tous les tickets le jour où les numéros sortiront gagnants.

Pour faire monter sa cote, Marco Dessard abandonne ou brûle ses "jetables" et autres sculptures.

En mai 1989 Claude-Henri Bartoli a détruit par le feu deux pièces en volumes lors d'une soirée/vente baptisée *Autodafé*.

Pris d'une crise mystique, Arthur Desiro a brûlé certaines œuvres "noires" et deux peintures à l'huile dans les forêts ardennaises en 1972.

Toute *date painting* de On Kawara qui n'est pas terminée avant minuit est détruite.

De 1980 à 1999 John Felton a découpé plusieurs sculptures dans son atelier au 4 bis, rue Haguenot à Montpellier. Il en a réutilisé les matériaux.

En février 1989 l'artiste chinoise Xiao Lu fut arrêtée et incarcérée pendant trois jours pour avoir tiré deux balles de fusil dans une de ses sculptures.

À 17 ans Caroline Muheim a brûlé son journal intime et elle le regrette. En 1993 elle a jeté les œuvres plastiques faites depuis 1983 mais elle ne les regrette pas.

Pour une exposition au Musée d'art contemporain de Helsinki en 1995, Alfredo Jaar a fait imprimer un million de faux passeports finnois. Après l'exposition, il a dû les détruire sur ordre des autorités finnoises responsables de l'immigration.

Au début des années 1980 Arnaud Claass a mis dans l'eau les négatifs des photos prises à Paris en 1970 et les a regardés se décomposer.

N'ayant pas la notion de pérennité, Sylvie Baduel a abandonné ses œuvres les plus anciennes au cours d'un changement d'atelier il y a plus de dix ans.

Dans les années 1960, lorsqu'il rentrait ivre, Marian Bogusz mettait en pièces ses tableaux, en disant "demain j'invente une nouvelle forme". Et le lendemain matin, il se remettait au travail.

Après s'être fait restituer par voie judiciaire quelques sept cents toiles qui appartenaient aux héritiers d'Antoine Vollard, Georges Rouault en a brûlé trois cent quinze devant huissier en 1948.

Tous les dimanches, Sofie Kokaj détruit les travaux qu'elle trouve peu intéressants.  
Ainsi passent les "dimanches de l'ennui sacré".

Éric Maillet conserve tout, mais néglige ou égare ce qui ne l'intéresse plus.

Après un long travail sur l'espace du blanc, Germain Roesz voulait travailler avec le rouge. Ça a raté. Treize toiles de la suite "rouge" ont été déchirées. Deux ont été gardées pour mémoire.

Il y a quelques années, Christian Denker a brûlé ou jeté des sculptures, des textes et des dessins.

De 1983 à 1986 Antonio Gallego qui participait à Banlieue-Banlieue, a réalisé collectivement de nombreuses fresques sur papier kraft qui étaient ensuite collées sur les murs des villes et laissées à leur sort.

Carolitis détruit fréquemment ses textes.

C'est à son adjudication que l'œuvre d'art vendue aux enchères par Les Acolytes de l'Art lors des *ACTIONS DÉPENSES* est consciencieusement détruite.

En mai et juin 1999 Franck Reinhardt a recouvert certaines de ses toiles par une autre peinture.

Toris a cassé certaines de ses sculptures en France et en Espagne. Parfois par manque de place. Parfois au cours de déménagements. Parfois pour se remettre en cause.

Depuis 1965 Darocha a déchiré ou découpé "quelques détails".

Au cours d'un déménagement en 1993, Pierre Mabile a déversé dans une benne "tout-venant" de la déchetterie municipale de Montreuil, des toiles, des dessins, des textes et des carnets de travail.

En 1980 Luc Cloche a mis à la poubelle des croquis et des peintures.

À chaque changement d'atelier, ou à chaque déménagement Jacques Malgorn oublie ou néglige "involontairement" certains travaux. D'après lui, ce tri naturel et évident arrange tout le monde.

Dominique Gauthier ne détruit qu'après avoir épuisé toutes les possibilités d'obtenir une peinture, c'est-à-dire très rarement. Par contre, il a dû abandonner une série d'œuvres à Marseille au cours d'un déménagement en 1979-1980.

Les 271 pages blanches de Christine Kozlov, correspondent aux 271 jours passés à rejeter un concept par jour.

Le 2 décembre 1985 Antoine Moreau a découpé puis jeté à la poubelle la peinture n° e200. Le 20 avril 1989 il a roulé la peinture n° 828 dans un tube en plomb et l'a jetée dans la Seine depuis le pont des Arts.

Au début des années 1960, Gerhard Richter a détruit toute sa production, avant de (re)commencer avec *Tisch*, œuvre qui porte le numéro 1 dans son catalogue raisonné.

En janvier-février 2002 Jean-Baptiste Farkas quittait son atelier de Montreuil. Comprenant trop tard qu'il lui serait impossible de conserver tous les objets, images ou archives réalisés avec le public et avec d'autres artistes au cours des ateliers IKHÉA, il a dû détruire son stock (non sans avoir essayé de le vendre).

























Rouge vif. Vert fluo.

Des volumes rangés par tailles et par formes.

De l'eau (c'est-à-dire une horizontale).

Des arbres maintenus dans une forme (c'est-à-dire taillés).

Un paysage blanchi par la brume.

Un mur dégradé par le temps.

Un S dessiné dans une pelouse.

^

^

(des toits).

Une pierre posée volontairement dans un coin.

Trois sacs en plastique bleu.

Du sable jaune.  
Du sable orange.  
Un mélange.

Un mur en béton criblé de fer rouillé.

Un amas de cartons et de bâches en plastique (un abri).

Une forêt ravagée par le vent.

Deux piquets plus hauts que les autres : une porte.

L'herbe qui pousse dans les lézardes du béton.

Des arbres en travers.  
Des arbres couchés.

Une clôture faite avec des bidons de plastique bleu.

Des paquets de terre jetés dans un creux.

Noir et orange dans un même volume.

De la peinture métallisée sur un bardage métallique.

La terre mise à nue (c'est-à-dire retournée).

Un paysage. Un bloc rouge et blanc dans ce paysage.

Un double alignement.

De l'eau maintenue par de la terre.

Bleu ou gris, sans savoir si c'est l'un ou l'autre.

Un texte recouvert mot-à-mot par de la peinture blanche.

Un L (une haie en L).

Le moment où une ligne apparaît (une fuyante).

Le jaune encore irrégulier des pissenlits.

Un pointillé.

Le sol soulevé puis ramené à son niveau naturel.

Un toit sous un toit.

Du bois pourrissant dans l'eau.

Un toit plié comme une feuille.

L'ombre longue (c'est-à-dire allongée).

Un creux ménagé dans une forêt.

Du bleu vif là où l'on ne l'attend pas.





















Un fil tendu entre deux poteaux.

Des petits volumes en peigne.

Une planche bien placée pour franchir un ruisseau.

Une dalle passée du blanc au gris par une accumulation de poussière.

Quarante et une portes de garages numérotées de un à quarante et un.

La pente régulière d'un talus.

Un chemin criblé de flaques d'eau.

Neuf blocs en béton bien ordonnés.

Une série de carrés désherbés.

Un champ traversé par des animaux.

De la terre humide là où il y avait de l'eau.

Des vitres brisées par des jets de pierre.

Un arbre coupé à la hauteur des piquets.

Une maison.  
La même.  
Etc.

Le bleu vif d'une piscine en plastique.

Des objets rendus brillants par la pluie.

Un volume simple en bois noir.

La sous face horizontale des arbres.

Une maison tournée vers le nord. Une vers l'est.

Le creux formé par l'eau.

Un champ légèrement bleui par le lin.

Du sable plus jaune que d'habitude.

La façade écroulée d'une maison.

Un bac en fer peint au minium.

Des portes fenêtres utilisées pour faire une serre.

Le dessin blanc d'une clôture électrique.

Une forêt déboisée sur une grande largeur.

Un quai divisé en deux par une ligne jaune.

De la boue mise à sécher.

Du granit peint avec de la laque bleu-ciel.

Un mur remplacé par une moustiquaire verte.

Deux virgules blanches.

De la paille pourrie dans un champ.

Des pierres laissées au pied d'un arbre.

De la neige là où il y a de l'ombre.

L'application du tracteur à toujours passer dans ses traces.

Un champ de colza à peine jaune (c'est-à-dire encore vert).

Un plateau creusé dans un plateau.



BEFORE

BLOC est à la fois un livre et une exposition.

Un livre parce qu'il est l'assemblage d'un assez grand nombre de feuilles.

Une exposition parce que chaque feuille peut être détachée, dispersée, posée sur une table, placardée au mur, encadrée, etc.

BLOC n'est pas vraiment une suite, c'est un tas où s'accumulent dix années de livres.

Un tas où chaque livre a été corrigé, remaquetté et imprimé en recto simple au format des cadres du commerce.

C'est une pile.

BLOC est aussi librement téléchargeable en kit sur : [www.ericwatier.net](http://www.ericwatier.net)

BLOC :

• Latescape	1 feuillet
• Une maison à Frontignan-Plage	1 feuillet
• Choses vues entre Bayonne et Montpellier	20 feuillets
• Architectures remarquables	6 feuillets
• Choses vues en allant à Barcelone	12 feuillets
• Intérieur	1 feuillet
• Choses vues à Frontignan-Plage	12 feuillets
• Un horizon	1 feuillet
• Sous-paradis	16 feuillets
• Donner c'est donner	62 feuillets
• Paysages avec retard	16 feuillets
• L'inventaire des destructions	100 feuillets
• Paysage (détails)	12 feuillets
• Choses vues en allant à Limoges	38 feuillets
• Latescapes	10 feuillets
• Choses vues	38 feuillets
• Latescape	1 feuillet
• Scrupule (en insert)	1 feuillet